

MORT AUX VACHES!...

Nom de dieu, est-ce que ça commencerait pour de bon, foutre?

Voilà quatre tours de cadran que Paris se rebiffe un tantinet contre les emmerdements que la putain de Publique nous fait endurer depuis le jour de sa naissance.

Un moment, et même assez longtemps, ça avait l'air comme si on avait coupé la chique au populo avec la saignée de la Commune. Mais, foutre, il y a vingt-deux ans de ça! Et, depuis lors, de riches fistons et de bonnes bougresses ont poussé, qui ne demandent qu'à montrer les dents et du biceps.

C'est bien, ça, les petiots! Moi j'en pince pour la jeunesse. C'est elle qui foutra la Sociale en marche.

Ce qui sort le plus clair des événements de ces derniers jours, c'est que la mesure est pleine, archi pleine, et qu'il faut bougrement peu pour la faire déborder.

Le populo en a plein le dos d'être emmerdé jusqu'à la gauche, de briffer du vent à la sauce aux cailloux et d'endurer la mistoufle toute sa vache de vie. Proprios, patrons et gouvernants se sont tous unis contre Jean Misère, et, foutre, un beau jour la patience le lâche et, brouf! ça y est.

Cette fois-ci, c'est une vieille bourrique de la Triperie du Luxembourg, mossieu le sénateur Bérenger qui a attaché le grelot. Ça vous en bouche un coin, hein, les aminches! Une tête de veau, à qui il ne manque que du persil dans le nez, un vieux gâteaux, pourri par la vadrouille, aurait provoqué l'émeute?

C'est comme je vous le dis, mille bombes!

Voilà qui prouve qu'il ne faut rien prendre à la blague: les moindres bricoles peuvent amener de gros chabonais.

Un caillou fait bien dérailler un train filant à toute vapeur, - un sénateur placé à propos en travers du populo peut bien le faire sortir de ses gonds!

Je m'en vas vous raconter le fourbi en deux temps et trois mouvements. Attention donc!

Y a de cela deux ou trois mois une trifouillée de jeunes bougres, des étudiants, des artistes, des modèles, etc..., avaient organisé, comme tous les ans, une partie de rigolade appelée le bal des Quat'-z-Arts. De galbeuses typesses quasiment à poil, représentaient celle-ci la peinture, celle-là la sculpture, telle autre l'architecture, etc... Pour être nippées elles ne l'étaient pas des tas, foutre! La plupart des gosselines n'a valent pour toutes frusques qu'une paire de jarretières, des gants et un éventail.

Mais quoi, c'est leur métier de se foutre à poil dans les ateliers d'artistes! Aucune n'avait vu de mal à la chose.

Tout le monde rigolait et en se séparant on se donna rendez-vous pour l'année prochaine.

Mais, tout ça ne faisait pas l'affaire de ce vieux pou de Bérenger qui voulu quand même foutre son sale groin dans des affaires qui ne le regardaient pas. Furieux de n'en pouvoir plus (et aussi de ce qu'on ne l'avait pas invité), le salaud dénonça aux enjuponnés les jeunes qui avaient pris part au bal, sous prétexte qu'ils avaient «*outragé les bonnes mœurs*».

Les bonnes mœurs!! Oh là là, et ta sœur, vieille crapule, est-ce qu'elle en a?

Faut savoir, les camaros, que le Bérenger, en compagnie de cette vieille savate de Jules Simon, - encore

un qui ne veut pas crever - et d'un autre gâteau nommé Frédéric Passy a fondé il y a un an à peu près une ligue contre la licence des rues. Comme qui dirait un syndicat pour canuler tout le monde.

Bref, le Bérenger dénonça les types et les tyresses du bal des Quat'-z-Arts et les juges les condamnèrent. Oh, ils ne leur ont pas fait grand bobo, foutre. Au fond, ça les emmerdait bien un peu de condamner des bourgeoisilions, des étudiants, - mais, puisque les marchands d'injustice sont là pour ça, les vaches ont condamné.

Quoique ça, dans les prix doux. Les grandes distributions ils les réservent au populo, aux grévistes et surtout aux anarchos.

Pas moins, pour venger leurs copains condamnés, les étudiants résolurent d'aller engueuler ce vieux cochon de Bérenger, et pour cela, samedi soir, ils se réunirent et dévalèrent de leur quartier.

Comme les étudiants revenaient de la turne du Père la Pudeur, les flics de la brigade centrale leur sont tombés sur le poil. Les fistons n'ont pas encaissé les gnons sans les rendre; ils ont bien répliqué, nom de dieu, et plus d'une des vaches de la gouvernance a salement écopé.

Furieux, les pestailles se sont rués sur les baladeurs et arrivés devant la terrasse d'un grand troquet du boulevard Michel, ils ont pris les bocks, les carafes et les porte-allumettes pour les foutre à la gueule des consommateurs.

Un pauvre bougre, Nuger, assis tranquillement à siroter un bock a reçu un porte-allumette à la caboche et il a crampsé trois heures après.

Mille marmites, ça a foutu le feu aux poudres! Cet assassinat a émoussillé le populo.

Il a été la goutte de sang qui a fait déborder le vase.

Y avait trop longtemps que les bons bougres se laissaient botter le cul par les flics, - ça ne pouvait plus durer!

Les étudiants ont donné le branle et voici que maintenant le chambard ronfle ferme, le populo y va dare-dare.

Y a pas mèche de raconter tout ça en détail, les quatre ailes du caneton n'y suffiraient pas; faut me borner à jaspiner l'aspect général.

C'est samedi soir que le pauvre Nuger a été assommé, - la triste nouvelle ne s'est répandue que le lendemain.

Illico, ça a été un bouillonnement faramineux. De partout est parti un cri contre les bourriques: «Assassins! Assassins!». Dimanche, dans la soirée, la préfetance a été assiégée et détériorée le plus qu'il a été possible; le torchon tricolore qui pendillait à la porte a été décroché et foutu à l'égout.

Puis, jour à jour, au lieu de se calmer le bouzan n'a fait que s'accroître.

Maintenant c'est l'émeute, en plein!

Et faut voir, on n'y va pas avec le dos de la cuillère: les kiosques des boulevards sont foutus bas et flam-bés; les omnibus et les tramways sont réquisitionnés, culbutés et empilés en barricades.

Sur les sergots qui, avec les gardes municipaux, ont encore seuls marché, on tape à coups de matraque et de barres de fer. Sans compter que des revolvers commencent à être de la fête: y a même eu un armurier pillé.

Dans des bagarres, des riches fieux ont désarmé les flics et les ont sabrés avec leurs propres coupe-choux.

A l'heure qu'il est, y a un changement: ces jours derniers on a assassiné le populo illégalement, main-

tenant, on a collé sur les boulevards des cipaux avec la trompette au bec pour faire les trois sommations.

Et après, nom de dieu?

La belle foutaise que d'être assassiné légalement au lieu de l'être illégalement. Vaudrait bougrement mieux ne pas l'être du tout!

A qui s'adresse l'émeute?

A Lozé, - peut-être à Dupuy, le pion ministériel, - mais elle ne vise pas plus loin, nom d'une bombe! Gueuler contre la rousse, cogner sur les roussins, c'est très bien, nom de dieu! Mais c'est pas suffisant: faudrait s'en prendre aux maîtres de la police, les rendre responsables de ses crimes. Pourquoi ne le fait-on pas?

Ah! voilà le hic! Ça tient à l'agencement de la gouvernance.

Si tous les bourgeois d'Europe avaient du flair, ils auraient vivement foutu au rancard leurs rois et leurs empereurs et se ficheraient en républiques.

La république, c'est le plus chouette des gouvernements pour les capitalos: quand il y a des anicroches, les responsabilités vont de bric et de broc, tombent sur un Lozé ou un Dupuy, mais laissent le système intact.

Ainsi, que dans l'émeute actuelle, les ministres ou son préfet soient culbutés, la belle jambe que ça nous fera! On nous collera d'autres charognes en place de celles-là, et ce sera kif-kif bourriquot.

On est entré en danse en criant: «*Conspuez Lozé!*». Ça se continue par: «*Mort aux vaches!*». Pourquoi donc n'irait-on pas plus loin et ne crierait-on pas: «*Mort aux tantes de la gouvernance!*».

Culbuter des tramways et des omnibus, c'est très hurf, - mais, cré mille marmites, pourquoi donc, par la même occase, ne culbuterait-on pas la guimbarde sociale?

Ça ne serait pas du superflu, foutre!

S'il y a quèqu'un qui n'a pas les étudiants à la bonne, c'est bibi.

Seulement, quand ils font quèque chose de chouette, tout grincheux que je suis, je ne leur garde pas rancune at j'approuve!

Or, cré tonnerre, y a pas à tortiller, ces jours-ci, ils ont eu de la moëlle! C'est eux qui ont donné le signal du bakanal, - pour des bourgeoisillons, c'est rupin.

Mais, voilà le hic; leur sang ne bouillonne pas longtemps: un moment échauffé, il redevient vite le jus de navet que papa leur a collé dans les veines.

Ils ruminent et songent à l'avenir: y a de la contradiction entre la guerre qu'ils font aux sergots et la situation sociale qui leur tend les bras

Pour lors, voyant que ça va trop loin, ils se rangent des voitures et des omnibus.

C'est un tort, nom de dieu! Pourquoi donc ne sortiraient-ils pas en plein de la routine! Pourquoi donc ne tendraient-ils pas leur patte blanche aux prosos?

Et cela, franchement, sans garder derrière la tête une pensée d'ambition. Alors, en chœur, on pourrait foncer sur la gouvernance et la chambarder dans les grands prix.

Qu'ont-ils a y perdre? Leur situation? Avec ça que le sort qui les attend est déjà si enviable; être jugeur, avocat ou quèque chose du même tonneau n'a rien de bien attrayant.

Une fois la Sociale en route, ils n'auraient pas de peine à dégoter une manière de vivoter moins dégueulasse; ils pourraient s'appuyer assez de plaisirs, de douceurs et de sucreries pour n'avoir pas à regretter le temps passé.

Outre ça, d'autres avantages sont à considérer: y aurait mèche de vagabonder dans les rues sans risquer d'être assassiné par les sergots.

Et cela pour une bonne raison; c'est que les sergots seraient une engeance inconnue, dont on reluquerait des échantillons empaillés au musée des horreurs. Hélas, je crains bien que les étudiants ne se laissent pas empaumer par mes bonnes raisons.

M'est avis qu'ils préfèrent écouter les ragougnasses que leur débitent les quotidiens: les journaloux bourgeois flattent leur vanité de petits aristos. Mince de puanteur qui s'exhale des quotidiens.

Oh là là, pour reluquer quèque chose dans leurs pissotières, la moindre des précautions est de se tamponner les narines avec un tire-jus phéniqué. Y en a pas un qui soit un peu franc du collier. Non, foutre, pas un!

Depuis les plus réacs, jusqu'à ceux qui se donnent des airs de tranche-montagne, tel l'*Intransigeant*, tous gueulent à l'agent provocateur et au marlou. A les croire, si la préfecture a été assiégée, si les kiosques ont été culbutés et incendiés, les becs de gaz dévissés, les omnibus foutus en capilotade, les barricades dressées, le cuir des roussins tanné dur... Tout cela et le reste n'est pas l'œuvre des étudiants ni du populo.

C'est l'œuvre des agents provocateurs et des marlous.

Nom de dieu; si les étudiants avaient un brin de jugeote, ils comprendraient que c'est une sacrée insulte que les journaloux leur crachent à la face.

Comment, on les croit tellement avachis et masturbés qu'on les juge incapables d'un acte énergique?

Mars non! Comme ces dégueulages sont débités avec autant d'hypocrisie que de miel, les étudiants s'empaument à l'hameçon, - sinon tous, au moins un bon tas! A preuve, c'est qu'il y a des niguedouilles qui ont protesté contre le chambard.

Ceux-là veulent qu'on les croie incapables d'autre chose que de culotter des pipes et déculotter les petites femmes de brasserie.

Pour ce qui est du populo qui fait le bouzan, et que les chieurs d'encre traitent de marlou et d'agent provocateur, il s'en tamponne le coquillard.

La bave des journaloux ne l'atteint pas, - ça glisse sur sa peau, kif-kif la pisse de cheval sur le caoutchouc. D'ailleurs, nom de dieu, c'est pas nouveau! A chaque fois qu'il a fait deux liards de charivari, on lui a sorti la même ragougnasse.

Aussi, ça ne prend pas!

Une chose qui est à considérer: c'est la bonasserie qu'on a mis à réprimer l'émeute.

Ce n'est que le quatrième jour que la gouvernance a montré ses troubades, et encore elle y a mis des formes, nom de dieu!

Dame, on a beau brailler que les marlous et les agents provocateurs sont seuls du bakanal, faut bien se rendre à l'évidence les émeutiers sont des étudiants et beaucoup de prolos.

Or, le pion Dupuy hésitait à faire mitrailler les fils à papa.

Ah! si n'y eut eu que des prolos, il n'aurait pas barguigné: les troubades auraient été amenés dare, et à l'heure qu'il est le sang des ouvriers pisserait dans les égouts en gros ruisseaux.

A Fourmies, on n'a pas fait tant de magnes! La pauvre Marie Blondeau n'avait pas fait de barricades, ni foutu le feu à aucun kiosque, elle se baladait avec une branche d'aubépine: c'est pour ce crime que les capitalos l'ont faite assassiner.

Eh oui, mille dieux, la présence des étudiants a sauvé le populo!

C'est si vrai que, maintenant que les grosses légumes s'aperçoivent que les étudiants tirent leur épingle du jeu et que quasiment seuls les pros continuent à marcher, le pion Dupuy déclare qu'il n'aura plus de ménagements.

A la représentation de mercredi, à l'Aquarium, il ne l'a pas envoyé dire, voici son boniment nature: «*Les étudiants ont eu la sagesse de se séparer... Les manifestants sont les soldats habituels du désordre, les professionnels de l'émeute; on y trouve des étrangers, des sans-patrie. Ces éléments révolutionnaires seront nettement balayés.*».

Et les bouffe-galette d'applaudir dur et ferme!

Et pas un n'a protesté! Les députés socialos n'ont pas bronché: ni Lafargue, ni aucun autre, n'a traité la bourrique ministérielle d'assassin!

Les cuirassiers sont campés au Quartier latin. On les reluque moins de travers que les sergots et les gardes municipaux.

Pourtant, les troubades qu'on expédie dans les rues de Paris sont bougrement choisis: on prend les plus rosses habituellement.

Quoique ça, il y a une incertitude qui n'est pas à l'avantage de la gouvernance: l'armée à l'air de refouler à la sale besogne qu'on lui fait accomplir.

Ainsi, l'après-midi de mercredi, un quart d'œil, Touny, ordonne à un officier de cuirassiers de charger le populo place Maube. Là, y avait pas d'étudiants, c'était le populo pur, - donc l'officier ne devait pas être influencé par la crainte d'écrabouiller des petits -bourgeois.

Malgré ça, il n'a rien voulu savoir: «*Donnez-moi un ordre écrit et paraphé*», a dit le galonné au roussin. Turellement, le quart d'œil n'a pas voulu donner un pareil papier; conséquemment les cuirassiers n'ont pas plus bougé que s'ils avaient été en pain d'épices..

A un autre endroit, un roussin en bourgeois raccroche un officier: «*Allons, Lieutenant, chargez!*», qu'il lui gueule.

Sans taire d'épates, le lieutenant a fait empoigner le roussin par deux troubades, et pour un peu, si le salaud avait fait de la rouspétance, il parlait de lui brûler la gueule.

Y a pas, foutre, le massacre de Fourmies a fait son effet!

Les troubades ne voudraient pas être d'un nouveau 145^{ème} et les galonnés y regarderaient à deux fois avant d'ordonner le massacre: ils ne tiennent pas à laisser un nom sanguinaire kif-kif le commandant Chapt.

C'est que, nom de dieu, si salauds que soient les galonnards, y a pas des tas de bêtes féroces du calibre d'un Galliffet.

Tandis qu'au Quartier latin, le chambard va son petit train, ça bouillonne aussi à la place de la République.

C'est justement pour le 5 juillet que la gouvernance avait annoncé la fermeture de la Bourse du Travail.

Voyant la tournure que prenait l'émeute, elle a canné.

La Bourse reste ouverte!

Et les syndicales n'ont pas capitulé.

Le pion Dupuy n'ose pas foutre ses menaces à exécution: il recule!

Pauvre couillon, c'était pas la peine de te poser en casseur d'assiettes.

Allons, c'est rupinskoff! De reculade en reculade, faut espérer qu'on l'amènera à la culbute définitive.

Et foutre, c'est pas que pour lui que je parle, bondieu non!

C'est toute la clique à qui il faudra donner le coup du lapin.

Toute la racaille de la haute, capitalos, juges, dépotés, curés, à qui on va foutre la chasse.

C'est en bonne voie; y a qu'à ne pas changer de main!

non-signé, mais de la verve du père Peinard,
Émile POUGET.
